

# La gauche après Moscou (I)

# Les pleureuses du communisme

PAR JACQUES JULLIARD

**Quarante millions de morts en URSS. Combien de victimes supplémentaires fallait-il pour qu'on nous donne le droit d'applaudir à la chute du bourreau ?**

C'est reparti comme en 89. 1989, c'est-à-dire la chute du mur de Berlin. Rappelons-nous. Après quelques simagrées d'allégresse, commandées par la décence, les élites replongèrent dans la délectation morose et les sombres appréhensions. Des chancelleries aux salles de rédaction en passant par les bureaux design, ce ne fut bientôt qu'un cri : « *Les boches reviennent !* » Et ces Français de la rue qui en majorité, les sondages l'attestent, persistaient à se réjouir ! Les gens sérieux, eux, savaient que les événements heureux sont des situations transitoires, qui ne présagent rien de bon. On exhuma de l'inconscient collectif le mot de Mauriac : « *L'Allemagne, je l'aime tant que je suis heureux qu'il y en ait deux !* » Au point que je finis par me répéter celui de Stuart Mill : « *J'aime la France, mais j'avoue qu'il en est assez d'une seule en Europe...* »

Isolé, Mitterrand ? Pas tant que ça ! Quand il se rend à Kiev pour ressusciter l'alliance de revers, réchauffer le bon vieil entremets franco-russe de 1893, il ne fait que traduire les obsessions de l'éternel Quai-d'Orsay. Quand, en pleine débandade est-allemande, il va faire ses dévotions aux successeurs d'Erich Honecker et exalter l'identité de la RDA, il exprime à merveille le cerveau reptilien de nos plus brillantes têtes d'oeuf. Deux siècles après la prise de la Bastille, Paris est redevenu la capitale européenne de l'esprit conservateur : l'immobilisme tempéré par la Révolution.

Et maintenant, l'effondrement du communisme soviétique. Mêmes mines de circonstance, même deuil discret, accompagné de quelques mots émus pour une famille si durement frappée. La France, la France de gauche, est épatante dans les enterrements. Pour elle, la mort excuse tout. « *On n'entend, s'écrit Bossuet, que des paroles*

*d'étonnement, de ce que ce mortel est mort.* » De sorte que les deux prestations de François Mitterrand lors du putsch des branquignols soviétiques relèvent peut-être moins de la défaillance personnelle que de l'acte manqué collectif.

Bien sûr, concèdent ses défenseurs, le défunt n'était pas sans défauts. Sans doute ! Le cadavre gigantesque en laisse quarante millions d'autres derrière lui. C'est le chiffre auquel arrivent aujourd'hui la plupart des experts, de Robert Conquest aux chercheurs. Il exclut les victimes de la Deuxième Guerre mondiale et s'enfle chaque jour des nouveaux charniers que l'on découvre. Et l'on ne reprochera à personne de les escamoter complètement. Ni à la droite, qui était son ennemi naturel mais qui s'accommodait bien de la frousse qu'il inspirait. Ni à la gauche socialiste, qui était son seul concurrent et, partant, son vrai vainqueur. Ni même au Parti communiste français qui, rendons-lui cette justice, commença à prendre ses distances à l'égard des Soviétiques dès que ceux-ci entreprirent de se déstaliniser.

Et pourtant, le phénomène n'est toujours pas entré dans nos esprits avec sa véritable dimension. Quarante millions de morts. Il y faut un peu d'imagination, car nous manquons de références. Depuis le commencement du monde, aucun régime, aucune dynastie, aucun monarque n'avait réussi pareille performance. Même le nazisme, qui, sur la fin, fut pris par le temps. Histoire de fixer les idées, constatons que le bilan global du communisme, en matière de massacres, cela fait environ vingt fois Auschwitz. Quarante millions ! Combien de victimes supplémentaires fallait-il aux pleureuses du communisme pour qu'on nous donne le droit d'applaudir à la chute du bourreau ?

Quarante millions de morts ne sont pas une petite affaire. Mettez-les bout à bout, vous faites deux fois le tour de la Terre. A Minsk, en

Biélorussie, il existe à deux pas de la ville une forêt qui fut jusqu'à aujourd'hui zone interdite. Deux cent mille morts, à ce qu'il paraît, y reposent, si l'on peut parler ainsi pour des ossements qui sont souvent à même le sol.

Quarante millions, c'était à peu près la population de la France quand ces incidents survinrent. C'est pourquoi, lorsque se produisit à Tcheliabinsk en 1957, une catastrophe nucléaire qui contamine 400 000 personnes, les journaux soviétiques ne jugent pas utile de la signaler. C'est tout juste un centième des victimes de Staline. Aujourd'hui, la nouvelle fait quarante lignes, à la page 4 du « Monde » : une ligne pour 10000 contaminés, c'est moins que pour l'usine de Forbach où deux personnes ont été sérieusement irradiées. Comme on dit au PC, balayons d'abord devant notre porte.

Le 1<sup>er</sup> mai 1891 à Fourmies, il y a donc tout juste cent ans, les ouvriers en grève de l'usine la Sans Pareille se heurtaient à la troupe, qui tira, faisant neuf morts, dont deux enfants, et une soixantaine de blessés. Fourmies restera une tache indélébile sur la République modérée, responsable du massacre. Et la classe ouvrière n'oubliera pas. Elle aura raison.

Le bilan global du communisme, en termes de victimes ouvrières, s'élève donc à environ 4 444 444 fois Fourmies. L'Union soviétique est un immense pays. A noter que je laisse de côté les blessés. L'incorporation des blessés dans le calcul rendrait le bilan nettement moins défavorable au communisme soviétique. Car il faut lui donner acte qu'il ne fit jamais beaucoup de blessés.

Les chiffres sont trompeurs, tous les experts vous le diront. Ils permettent néanmoins, comme on dit, de se faire une idée.

Quarante millions de morts. Pardon à ceux que le rappel de ce chiffre irrite, j'en ai conscience.